

I can't forget the first time I saw a painting by Keith Boadwee and Club Paint. A poodle tears a painting with its docile, useless jaws, its fur a kinetic, frenetic set of scribbled lines. The painting is called French Revolution. It is a funny painting, full of permission and delight. But it also keyed me into a fact of Boadwee's painting that is not a joke. French Revolution, like many of Boadwee and Club Paint's works, takes the piss out of Painting writ large, but its grammar is derived from that same tradition. It is at once a study and commentary on the history of painting, and an utterly new take on what the medium can be and do. His approach includes both deep irreverence and the permission which issues therefrom, and an almost deranged devotion to craft.

This attitude, in Boadwee's hands, is tremendously productive. He manages to return to the same imagery and themes over and over and yet each picture feels like a surprise. An incomplete list of what you'll regard in this book: a cock pissing into the open mouth of a fish in a bowl, several water creatures smoking cigarettes, a person shitting into an open piano, a prancing toilet, a whole cornucopia of turds, cocks, animals and fruit. What connects them, for me, is a dual sense of liberation and loneliness. I'm referring to the immense, unforbidden pleasure of looking at a crab at the bottom of the sea floor, huffing plumes of smoke from a cigarette; a horse fisting another horse; a human figure fucked from behind by a big bird. These paintings are shameless, both in their candor and in how they court our affinity. But these works are, at the same time, full of pathos.

Country Sad Palette Man links the practice of painting with this pathos, showing a palette whose vivid globs of paint make the shape of a frowning face. It's an abject image of the despair common to ambition, and yet its existence is a refusal to concede to a simple depression. Fish Smoking A Cigarette (Purple) portrays a fish swimming in a bowl against purple background, calmly smoking. I don't want to project—smoking alone is one of the great pleasures of this hellworld. But it underscores the solitary life of the pet fish, whose pastures are, of necessity, oppressively narrow. If Boadwee's work can't simply love the history of painting, it suggests that painting can be one of the human activities that make life worth living. Like a good fuck, a laugh, a cigarette. Even sadness, as a strong feeling that proves we are alive to experience it.

These paintings are in some sense about the love of painting. A love, like all loves, that manifests in different forms, ranging from the desperate to the serious to the silly. In Happy at Huffin House, a smiling frog brandishes a palette, clearly caught in the middle of what is an activity of pleasure. Like how you stand around and look at painting and think about something as immense and meaningless as color. I warn against reading these paintings as allegories. Of course, as a communist drama queen, I want to read Old Glory, in which a naked figure extends hips and legs to the air with an American flag in his ass, as a condemnation of our country's wicked dominion. Maybe? But in Boadwee's paintings, almost anything can go into an ass. A frog's fingers, a horse's hoof, a nicely-shaped banana.

The body's holes are full of meaning. What goes in and what empties from within are at once the zones of our greatest pleasure and our most disturbing products. That's the world, I mean. Keith Boadwee's sensibility is expansive: witty and courageous, gross and sublime. Like the world, it contains a catalogue of delights and nightmares. It's a world made better, more livable, more itself, by the fact of these extraordinary paintings.

Brandon Brown  
2019

Je ne peux pas oublier la première fois que j'ai vu un tableau de Keith Boadwee et Club Paint. Un caniche déchire un tableau avec ses mâchoires dociles et inutiles, ses poils, une collection cinétique et frénétique de lignes gribouillées. Le tableau s'appelle Révolution française. C'est un tableau drôle, plein de permission et de plaisir. Mais il m'a aussi donné accès à ce qui, dans la peinture de Boadwee, ne rigole pas. Révolution française, comme beaucoup des tableaux de Boadwee et Club Paint, se moque de la Peinture avec un grand P et pourtant sa grammaire découle de cette même tradition. C'est à la fois une étude et un commentaire de l'histoire de la peinture, et une vision totalement neuve de ce dont la forme est capable de faire et d'être. Son approche est irrévérencieuse, avec tout ce que cela lui permet, mais aussi vouée, de manière presque folle, au travail de l'art.

Entre les mains de Boadwee, cette démarche est extrêmement productive. Il se débrouille à chaque fois pour en revenir aux mêmes thèmes et aux mêmes images, cependant chaque tableau reste comme une surprise. Une liste incomplète de ce que vous trouverez dans ce livre inclut: une bite pissant dans la bouche ouverte d'un poisson dans un bocal, plusieurs créatures aquatiques fumant des cigarettes, une personne en train de chier dans un piano, des toilettes qui se dandinent, toute une abondance de crottes, de bites, d'animaux et de fruits. Ce qui les relie, pour moi, c'est un double sentiment de libération et de solitude. Je pense au plaisir immense et non-défendu de regarder un crabe souffler des panaches de fumée au fond de la mer; un cheval en train de faire du fist-fucking à un autre cheval; une figure humaine se faire baiser par derrière par un oiseau énorme. Ces tableaux sont sans gêne, à la fois dans leur franchise et dans leur façon de courtiser notre affinité. Mais en même temps, ce sont des œuvres chargées de pathos.

Homme-Palette Country Triste relie la pratique de la peinture à ce pathos, montrant une palette dont les vives gouttes de peinture épaisse forment un visage fronçant les sourcils. C'est une image abjecte du désespoir qui accompagne souvent l'ambition, mais c'est aussi un refus de céder à la simple dépression. Poisson fumant une cigarette (violet) nous fait voir, sur fond violet, un poisson qui fume tranquillement en nageant dans un bocal. Je ne veux rien projeter—fumer seul est l'un des plus grands plaisirs de ce monde-enfer. Mais c'est un acte qui souligne la vie solitaire du poisson d'aquarium, dont les pâtures sont, par nécessité, étroitement limitées. Si l'œuvre de Boadwee n'arrive pas à simplement aimer l'histoire de la peinture, elle suggère que la peinture peut être l'une des activités humaines qui rendent la vie digne d'être vécue. Comme un bon coup, comme rigoler, comme une cigarette. Même comme la tristesse, en tant qu'émotion vive qui nous prouve qu'on est en vie et capable d'en faire l'expérience.

Ces tableaux sont en quelque sorte des tableaux sur l'amour de la peinture. Un amour, comme tout amour, qui s'exprime en différentes formes, allant du désespoir au sérieux et à la sottise. Dans Heureux à Huffin House, une grenouille souriante brandit une palette, clairement prise dans une activité agréable. Comme quand on reste là à regarder un tableau et à réfléchir à quelque chose d'aussi immense, et aussi dénué de sens, que la couleur. Je déconseille de lire ces tableaux comme des allégories. Bien sûr, en tant que drama queen communiste que je suis, j'ai envie de voir Old Glory, où une figure nue étend ses hanches et ses jambes en l'air avec un drapeau américain dans le cul, comme une condamnation de l'emprise vicieuse qu'exerce notre pays sur nous. Peut-être ? Mais dans les tableaux de Boadwee, presque tout est susceptible de rentrer dans un cul. Les doigts d'une grenouille, le sabot d'un cheval, une banane bien formée.

Les trous du corps sont chargés de sens. Ce qui y entre et ce qui en sort sont à la fois les lieux de nos plus grands plaisirs et de nos productions les plus dérangementes. C'est ça le monde. La sensibilité de Keith Boadwee est expansive: pleine d'esprit et de courage, dégoûtante et sublime. Comme le monde, elle contient en elle tout un catalogue de délices et de cauchemars. C'est un monde rendu meilleur, plus vivable, plus comme lui-même, par l'existence même de ces tableaux extraordinaires.

Brandon Brown  
2019

Traduction: Jeremy Cohen